

DU JEU THEATRAL AU DESSIN: UNE PRESENCE PAS INQUIETE

En se déplaçant dans sa pratique d'acteur pour, pendant une heure, dessiner sur scène, Philippe Léonard propose un beau spectacle qui interroge, mine de rien, les codes du théâtre.

Au centre de la scène, un immense chevalet. Sur les côtés, un tabouret, des tréteaux et, sur les tréteaux, des boîtes de craies et de fusains, une bassine d'eau, un antique appareil à cassettes taché de peinture. Un atelier d'artiste. Lorsque le spectacle commence, l'acteur, Philippe Léonard, pantalon de toile et chemise beige, un bonnet rouge vissé sur son crâne, choisit un morceau de fusain puis dessine quelques traits sur la feuille, un point, une tache. Il choisit ensuite une craie blanche avec laquelle il souligne le tracé d'une courbe, puis se recule et, dos au public, contemple son oeuvre. *Je pourrais déjà le laisser comme ça.* Il pourrait, oui; sous nos yeux, quelque chose qui évoquerait la beauté de l'abstraction minimaliste des dernières années de Miro – disons. Mais nous ne sommes qu'au début du spectacle et Philippe Léonard se remet au travail. Voilà qu'on remonte dans le temps – plus de trente mille ans. De l'abstraction de la deuxième moitié du XXe siècle nous passons à l'art pariétal; petit à petit on devine la courbe de l'encolure d'un cheval ou le dos d'un taureau, les silhouettes de petits chasseurs ou quelque créature mythologique. Puis c'est Eva, la modèle du cours de dessin, nue, qui apparaît sous nos yeux, puis son prétendant, un bouquet à la main. Là, les flots bleus de la mer, un bateau. Voilà.

Pendant une heure, Philippe Léonard va dessiner, au fusain, à la craie, s'interrompant de temps à autre pour de brèves prises de parole; il évoque ses dessins d'enfant, livre quelques anecdotes sur les cours d'académie (et sur Eva, la modèle), propose une réflexion émouvante sur la beauté et sur ce que nous laisserons comme trace dans le monde. *C'est incroyable, ces dessins que les gens ont réalisés il y a trente mille ans dans des grottes, sur des parois, juste avec un morceau de charbon de bois* dit-il à un moment, dans le spectacle. *Un jour la falaise au-dessus de la grotte s'est effondrée,*

on a fermé l'entrée, empêchant le vent, le froid, l'eau, les animaux et les hommes d'y toucher. Et puis un jour, en enlevant quelques pierres, on redécouvre ça comme si ces hommes et ces femmes avaient réalisé ces dessins il y a cinq minutes. C'est miraculeux. Moi je trouve que c'est un miracle. Et si une grande falaise s'effondrait devant nos vies d'enfants, d'hommes, de femmes modernes, qu'est-ce qu'on aurait envie de laisser que des hommes du futur pourraient découvrir dans trente mille ans ?

Comme la pluie, le spectacle de Philippe Léonard mis en scène par Pierre Richards, a quelque chose de fluide, d'évident, qui donne instantanément l'envie aux enfants et aux adultes de se saisir de fusains, de craies, de crayons, de pinceaux et de se jeter sur du papier, de la toile ou sur n'importe quelle surface sur laquelle dessiner. Un spectacle où le public s'abandonne avec grâce à la pure contemplation du dessin en train de se faire. En même temps, en se présentant sur scène, devant nous, moins pour jouer que pour dessiner, Philippe Léonard propose une forme originale, singulière, inclassable qui offre une foule de réflexions stimulantes sur notre rapport à l'art et au théâtre. *J'aime bien faire des spectacles un peu inclassables* nous dit-il. *J'aime bien bousculer la pensée des gens.*

Il est passionnant, par exemple, de voir comment *Comme la pluie* arrive à désacraliser l'oeuvre d'art, l'objet, le *résultat* (aussi beau soit-il), au profit du processus. On pense beaucoup au *Mystère Picasso*, le film de Henri-Georges Clouzot, dans lequel le réalisateur filme l'artiste au travail. Dans une scène assez célèbre, nous voyons un bouquet de fleurs, tracé de la main de Picasso, devenir poisson, le poisson se transformer en poule et la poule, finalement, en un visage couvert de plumes. L'oeuvre, pourrait-on dire ici – et notre plaisir esthétique – est davantage dans le processus filmé par Clouzot (l'accumulation des couches) que dans le résultat du geste de Picasso.

La vision de ce documentaire a été une étape importante dans la création de mon spectacle confirme Philippe Léonard. Dans *Comme la pluie*, souvent, celui-ci n'hésite pas à effacer, recommencer, transformer. Eva, nue, se vêt d'une jolie robe d'été. Un homme vient lui offrir un bouquet de fleurs. Sa main se pose sur son épaule. Finalement Eva tourne la tête vers l'homme. C'est le début d'une histoire d'amour; approche, séduction, premier regard, toutes choses qui ne sont pas forcément perceptibles dans le dessin final. Dans *Comme la pluie*, le dessin s'anime, est vivant. *Il y a un moment que j'aime bien, à la fin du spectacle : je me recule, il ne reste plus que le dessin et je laisse les spectateurs refaire le cheminement pendant vingt ou trente secondes.* La lumière change d'intensité et le dessin se transforme une dernière fois sous les variations de lumière. Nous sommes ici dans une expérience radicalement différente de ce que peut être la contemplation d'une oeuvre dans un musée. *Après le spectacle, en représentation scolaire, je donne généralement le dessin aux professeurs, je leur dis d'en faire ce qu'ils veulent, de le découper, de l'accrocher dans la classe. Je suis étonné par l'enthousiasme que ça provoque, c'est quelque chose que je n'avais pas du tout prévu. Je ne suis ni le premier ni le dernier à faire ce genre de dessin; en répétition, j'en ai jeté des dizaines.*

Comme l'acteur qui à chaque représentation refait les mêmes gestes, redit le même texte, Philippe Léonard reproduit d'ailleurs à chaque fois le même dessin; nous n'assistons pas à une performance artistique, nous sommes bien au théâtre. Mais ici aussi, le spectacle bouscule notre rapport au spectacle et à ses codes. *Ça faisait longtemps que l'idée de faire un spectacle avec des dessins me trottait dans la tête. Comme je m'intéressais à l'art pariétal, je voulais raconter l'histoire d'un enfant préhistorique. Après une journée, Pierre Richards m'a dit : «C'est casse-pieds, soit tu racontes, soit tu dessines.» On est parti dans le dessin avec l'idée que si de la parole vient, c'est parce*



qu'elle est nécessaire. Après deux ou trois jours, on a fait venir une classe pour voir si je pouvais dessiner de dos au public. On a essayé pendant un quart d'heure et tout de suite on s'est dit : « Ça fonctionne. » C'était très surprenant. Ce qui est encore un peu tabou, parfois, dans le théâtre jeune public, ne pose donc aucun problème dans *Comme la pluie*, Philippe Léonard passant effectivement plus de la moitié du temps dos aux spectateurs, face à sa feuille.

On a également découvert que les enfants parlaient pendant le spectacle continue-t-il. Pour moi c'est une grande joie parce qu'ils parlent de ce qu'ils voient; ici aussi, si la parole vient, c'est parce qu'il y a une nécessité de parler de ce qui est en train de s'élaborer. Et c'est vrai que, comme dans le film de Clouzot, on ne cesse d'anticiper ce qui se dessine sous nos yeux, de vérifier, ah, c'est un lion, non, un cheval, oh, la mer... Les enfants sont très respectueux. Dès que j'arrête de dessiner et que je viens vers l'avant, ils comprennent que je vais dire quelque chose et ils se taisent, ils écoutent. Je suis heureux d'avoir réussi à faire un spectacle où les enfants peuvent parler. Ça bouscule les enseignants; depuis vingt ans, on leur dit qu'ils doivent rester avec les enfants pendant le spectacle pour leur demander de se taire, et ici on leur dit de les laisser parler. J'aime bien des spectacles qui n'ont pas nécessairement une thématique mais qui vont un peu questionner des choses comme ça.

Si le spectacle déplace gentiment le spectateur, le processus de création déplace également Philippe Léonard dans sa pratique d'acteur. Généralement, quand tu répètes, tu rentres en scène, tu dis ton texte, tu te trompes, tu recommences, etc. Or, ici, en répétition, quand je dessinais, si je me trompais, je ne pouvais pas effacer et revenir en arrière. Si je reprenais en faisant semblant de dessiner ce que j'avais déjà dessiné, je n'étais plus du tout dans le même rythme et, du coup, ça ne marchait pas, la suite ne tombait pas juste. Donc, une fois que je commençais, je ne pouvais plus m'arrêter avant la fin. Si je me trompais, je devais me débrouiller. Chaque dessin commandait ainsi son filage, soit deux dessins par jour, un le matin et l'autre l'après-midi. Le soir, quand je rentrais chez moi, j'étais épuisé. Je me disais : comment se fait-il que je sois fatigué alors que je répète moins que sur un autre spectacle ? Je pense que passer du dessin au langage fait travailler les deux cerveaux. Je me suis alors aperçu, en répétitions, que quand je dessinais puis passais directement à la parole, soit je ne terminais pas bien le dessin, soit je n'étais pas juste dans la parole. C'est pour ça que dans le spectacle, souvent, je dessine, je m'arrête puis fais deux trois pas vers l'avant avant de parler. Ça permet à mes cerveaux de se déconnecter et de se reconnecter. C'est une question de fatigue psychique, mais aussi de justesse – une volonté de ne pas faire théâtre.

Et c'est sans doute ce qui est le plus beau, dans *Comme la pluie*, ce qui fait la réussite de son fragile équilibre : n'avoir en face de nous pas plus un acteur qui fait semblant de dessiner qu'un dessinateur qui ferait l'acteur, mais bien un acteur et un dessinateur, à égalité, qui s'échangent leur rôle tout au long du spectacle. Lorsque mon professeur de dessin est venu me voir, il m'a dit : « Un comédien ne pourrait pas faire ce que tu fais parce qu'il jouerait qu'il dessine, il ne serait pas dans le rythme du dessin. » Pierre, lui, me disait : « Reste bien dans le rythme du dessin, ne va pas faire l'acteur qui sait dessiner. » Tout le temps je dois penser à rester dans ce rythme et dans la spontanéité. On réalise alors combien, comme souvent dans la création, la très grande évidence de ce spectacle n'allait pas forcément de soi. Sa réussite aujourd'hui n'en est que plus magique.

Pour moi, *Comme la pluie*, c'est une présence en scène pas inquiète termine Philippe Léonard. Je suis quelqu'un d'assez stressé généralement. Dans mon précédent spectacle, par exemple, je devais rentrer en scène en dansant pour me détendre. Dans *Comme la pluie*, parfois, les gens du fond de la salle me disent après le spectacle : je n'ai pas toujours bien entendu ce que tu disais. Alors je leur dis : Ce n'est pas grave.

Régis Duqué

< CAMINANTE NO HAY CAMINO... >

Rencontre de Régis Duqué avec Eve-Coralie De Visscher, Dominique Ranwez et Guy Bajoit

Après avoir étudié la philosophie, Eve-Coralie De Visscher s'est formée à la danse contemporaine, au théâtre-mouvement et à diverses techniques dramatiques. Elle aime s'investir, en tant que performeuse et interprète, dans des productions qui décroissent et mêlent les disciplines. Par ailleurs, elle anime de nombreux ateliers artistiques, notamment pour *Pierre de Lune*.

Romaniste et philosophe de formation, Dominique Ranwez a travaillé dix ans au Chili avec des enfants de/dans la rue déscolarisés. A son retour en Belgique, il a exercé la fonction de chef éducateur dans un centre d'aide à la jeunesse avec hébergement. Depuis 2000, il est professeur de français et accompagnateur au CEFA à Anderlecht (centre d'enseignement et de formation en alternance) où il a mené des nombreux ateliers avec *Pierre de Lune*. Il est à l'initiative de *Gratin de cultures* qui regroupe une douzaine d'ateliers artistiques depuis 8 ans.

Guy Bajoit a été successivement Directeur du service des finances de l'UCL et fondateur du Secrétariat de bourses d'études pour les étudiants étrangers avant de reprendre des études de sociologie. Il est aujourd'hui professeur émérite de sociologie de l'UCL et continue ses recherches sur les modèles culturels constitutifs de la culture occidentale. A lire notamment: *L'individu* sujet de lui-même, aux éditions Armand Colin.

Soulager sa névrose de classe

Régis Duqué: Guy, j'avais envie que tu participes à ce débat parce que, dans ta vie, tu t'es beaucoup déplacé; géographiquement (tu as beaucoup enseigné en Amérique latine), professionnellement mais aussi socialement puisque que tu viens d'un milieu populaire qui ne te destinait pas à l'université.

Guy Bajoit: Lorsqu'en dernière année du secondaire mon professeur m'a demandé quels étaient mes projets, je lui ai dit que j'allais faire l'école normale et devenir instituteur – c'est en tout cas ce que mes parents avaient décidé pour moi. Il est venu de Jodoigne jusqu'à Mélin en vélo, cinq kilomètres à l'aller et cinq kilomètres au retour, pour dire à ma mère: *Madame, pourquoi vous ne mettez pas votre fils à l'université?* Comme il était lui-même ingénieur commercial de formation, il a proposé que je fasse ces études-là. Moi je n'avais pas de désir particulier, je voulais juste aller à l'université pour prendre un kot et échapper au contrôle de ma mère. Finalement, toute ma famille a déménagé de Mélin à Louvain et j'ai continué à habiter dans la maison de mes parents pendant mes années d'université.

Commencer dans la classe ouvrière et terminer professeur d'université a orienté ma recherche et mon engagement politique. Il me fallait soulager ma névrose de classe. Au fond j'ai le sentiment d'avoir trahi mes origines. Il n'y a pas longtemps, à l'enterrement d'une cousine, j'ai pris un bain de culture populaire ouvrière wallonne et je me suis dit, avec les larmes aux yeux, que je n'étais plus de cette culture-là.

Déplacements

Dans une interview donnée récemment à La Libre Belgique, Luc Ferry regrette l'école républicaine, celle qui cherchait à élever les enfants, à les rendre autres que ce qu'ils étaient au départ, qui cherchait à les déplacer pourrait-on dire. Aujourd'hui, selon lui, règneraient les nouveaux *pédagos* qui cherchent davantage à épanouir les enfants en les aidant à devenir eux-mêmes. *Be yourself et non pas deviens autre que ce que tu étais au départ* explique-t-il. Eve-Coralie, tu as été confrontée à cette question, cette année.

Eve-Coralie De Visscher: Dans l'atelier que j'ai mené pour Pierre de Lune, notre démarche, à l'origine, était de proposer à

des élèves d'art d'expression de se déplacer vers des lieux inconnus: aller voir des spectacles, expérimenter la danse contemporaine, se questionner sur les liens entre les différents langages artistiques et sur l'interdisciplinarité. Or, ces élèves ont rapidement manifesté de fortes résistances. Je venais avec des propositions qu'ils n'avaient jamais expérimentées et auxquelles ils avaient du mal à accrocher. Je pense que je voulais les emmener un peu trop loin de leur zone de confort.

Comment faire quand ça coince? Avant j'aurais peut-être essayé de lutter, de continuer à proposer mes idées. Là, j'ai essayé de me mettre à leur écoute, mais aussi à l'écoute des enseignants et, finalement, de la manière dont tout cela résonnait en moi. J'ai senti à un moment que je devais les laisser revenir à eux-mêmes et qu'en les laissant revenir à eux-mêmes, je pourrais les emmener ailleurs.

C'est-à-dire? Je vois bien à quel point ils sont marqués par l'école, par le fait que c'est une approche intellectuelle de l'existence avant tout, qu'on est très peu dans la manipulation de matières, qu'ils sont assis en permanence pour lire ou écouter. Ils avaient beaucoup d'idées mais une grande réticence à les mettre en scène, à oser les proposer corporellement. Le fait de les laisser travailler et puis de leur demander de montrer ce qu'ils avaient préparé devant moi et les autres élèves les a emmenés ailleurs; ils se sont dépassés par rapport à l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes.

Les moments magiques

Dominique Ranwez: Trois textes m'accompagnent depuis mon expérience chilienne. Le premier c'est *Le Petit prince*, quand le renard explique ce que c'est que créer des liens. Dans tous mes projets, je cherche à créer du lien. J'ai envie de transformer l'école en un lieu où l'on vit des choses importantes les uns avec les autres. Ensuite il y a un texte de Paolo Freire, l'un des pères fondateurs de l'éducation populaire, qui dit qu'il faut attendre le moment magique avec chaque enfant, le moment où il dévoile sa vérité. Je suis un chercheur de ces moments magiques: quelque chose se passe, on ne sait pas très bien quoi, qui donne la possibilité que quelque chose change. Et puis enfin il y a une phrase de mon papa, qui était chef d'école – la figure emblématique du maître de village. Un jour où je lui demandais comment résumer sa carrière, il m'a livré ceci: *Croire que chaque enfant a des capacités et l'en convaincre en proposant à*

son intelligence des défis à sa mesure afin de déclencher son enthousiasme et son activité. Tout à coup, ce fut comme une illumination. Il formulait clairement quelque chose que je faisais depuis longtemps.

Qu'est-ce que tu penses, toi, de la position de Luc Ferry? On en discute entre professeurs de français: est-ce qu'on doit voir la poésie du XIXe ou le slam? Je pense qu'on peut aborder la poésie du XIXe en commençant par des formes que les élèves connaissent et aiment. Du coup nous aussi parfois on découvre de nouvelles choses – on se déplace.

Valeurs de la jeunesse

Guy Bajoit: Je donne dans les écoles des conférences sur les valeurs chez les jeunes. J'explique aux professeurs quelles étaient les valeurs auxquelles les gens croyaient hier et je leur montre que les jeunes qu'ils ont en face d'eux ne croient plus à ces valeurs-là. Je pense que mon père, mon grand-père et moi-même, dans ma première phase de socialisation, nous avons cru au modèle culturel progressiste, c'est à dire que demain serait meilleur qu'hier grâce à la science et à la technique, nous avons cru que notre rôle dans le monde c'était d'être utile à la collectivité grâce à la contribution au progrès, nous avons cru à la raison rationnelle et raisonnable, nous avons cru à l'égalité, au devoir et à la société disciplinaire, à la nation et à la patrie pour laquelle il vaut la peine de vivre et de mourir ne serait-ce que pour avoir son nom gravé en lettres d'or sur nos places. Moi j'y ai cru jusqu'à quarante ans et puis j'ai senti un tremblement de terre culturel sous mes pieds. J'ai senti qu'on ne pouvait plus être père de la même façon que je l'avais été, ni mari, ni prof, ni même citoyen, que les rôles sociaux avaient changé, que les références culturelles qui donnent du sens à nos pratiques sociales avaient changé, et que quelque chose était en train de s'installer. Aujourd'hui, j'essaie de montrer que plus on est jeune plus on obéit à de nouvelles injonctions culturelles et sociales: sois toi-même, choisis ta vie, ne souffre plus, sois heureux, sois bien dans ton corps, dans ton cœur et dans ta tête, méfie-toi parce que tu vis dans une société de risques, donc protège-toi et sois tolérant avec les autres parce qu'ils ont les mêmes droits que toi.

Presque partout j'entends les professeurs qui disent: *Il n'y a plus moyen de discipliner les élèves, il n'y a plus moyen de les faire travailler.* Un jour, dans une école, une professeure a dit: *Nous sommes convaincus de deux choses:*

quand ils font la discipline eux-mêmes, ils sont plus durs que nous, et quand ils sont passionnés, ils soulèveraient des montagnes. Je trouve cette phrase magnifique. Aujourd'hui ce n'est plus légitime d'exercer la discipline au nom d'un statut: *C'est comme ça parce que je suis ton prof, ton père, ton mari, parce que je suis juge, policier.* La discipline, les élèves doivent y être associés sinon elle n'a pas de sens et ils passent leur temps à essayer de la contourner. Et si on veut les faire travailler, il faut réussir à les passionner.

Dominique Ranwez: Lorsque mes élèves travaillent en entreprise, je vois des bosseurs, disciplinés face à l'autorité et à leurs collègues. A l'école, c'est différent, ça redevient la cour de récréation – ils ont souvent été cassés, voire été martyrisés par le système scolaire.

Dans l'atelier vidéo que j'ai encadré cette année, ils ont monté des documentaires à partir de questions qui les taraudent: *L'argent fait-il le bonheur? Pourquoi est-ce que je tombe si vite amoureux?* Dans ce genre de projet, je vois bien que les élèves ont des valeurs, qu'ils s'interrogent, qu'ils se posent la question du bien et du mal, du beau et du laid. Tous ces questionnements ont la même charge émotionnelle que celle que j'avais à leur âge. Plutôt que de vérifier qu'ils ont les mêmes valeurs que nous, on part de leurs valeurs à eux et on voit ensemble ce qu'elles veulent dire. La chaîne pédagogique est transformée; ce n'est pas l'élève qui ne sait rien et qu'on évalue sur le savoir qu'on lui a apporté. Ils viennent avec la matière première, des choses naissent, d'autres se transforment et à un moment ils demandent: *Vous pouvez m'aider?* Alors on commence à construire ensemble.

Temps de l'artiste, temps de l'école

Tu disais que cette année l'un de tes projets théâtraux avait été particulièrement difficile?

Dominique Ranwez: A chaque fois c'est difficile. Cette année, pendant trois semaines j'ai été déprimé. Ce n'était que bavardage et résistance. *Je n'ai rien fait, je n'ai pas envie d'écrire aujourd'hui, je ne dirai pas mon texte, de toute façon je ne serai pas là le jour de la représentation.* Antoine Masson, un psychanalyste de l'adolescence, disait: *Avec les adolescents il faut casser la glace, quelque chose se passe et puis le lendemain il faut à nouveau casser la glace. À un moment, on ne sait ni pourquoi ni comment, il y a un dégel.* À chaque fois c'est comme ça. Parce qu'à un moment il y a l'urgence de la représentation, parce qu'ils n'ont pas envie d'être ridicules, parce qu'ils n'ont pas envie de me décevoir. Mardi passé, par exemple, c'était désastreux. Après la répétition, Ali, qui est un peu leur chef, est venu me trouver: *Monsieur ne vous en faites pas, vous n'aurez pas honte de nous, ça va aller, soyez zen.*

Ils font le job pour te faire plaisir? Il y a de cela, oui, et aussi parce que je suis avec eux sur scène. Cela dit, le temps de l'artiste permet ce moment où l'on gamberge: on ne sait pas où on va, ça ne va pas, c'est nul. C'est un temps que l'on n'a pas dans le temps pédagogique où tout est séquencé. Le temps de l'artiste permet autre chose.

Eve-Coralie De Visscher: La différence entre les élèves et nous, professeurs et artistes, c'est que nous nous avons conscience du processus parce qu'on l'a déjà traversé.

Dominique Ranwez: Moi le découragement je le vis à chaque fois. Cette année, j'avais beau me dire *Ne t'en fais pas, ça va aller*, j'étais vraiment déprimé. C'est une traversée, tu dois la vivre. Je me disais: *Peut-être qu'ils vont s'amuser à tout annuler?* Ils sont tous venus, ils ont tous présenté ce qu'ils avaient préparé, ils se sont tous améliorés. A la fin j'étais fier d'eux, je les ai invités à manger avec moi mais ils n'ont pas voulu – pourtant c'était moi qui payais. C'est aussi un déplacement, ça, manger avec un prof.

Ils ont eu leur moment magique? C'est après coup, le moment magique. *Monsieur, on l'a fait, c'est juste pour les points.* Tous ceux qui sont passés sur scène, ils ont au moins 75% en français dans le bulletin. Là, ils vont commencer à croire que le boulot a été bien fait. C'est triste mais ils sont tellement habitués à ce que la légitimation passe par les points. Et encore... *Monsieur Ranwez, il nous met ces points, c'est bizarre, je n'ai quasiment pas travaillé.* Là je suis à la période de l'année où je me dis qu'on ne m'y reprendra plus. Et puis après je me dis: *C'était quand même chouette.* Ils habitent à cent mètres du Botanique mais ils n'étaient jamais entrés. Ils sont reçus dans une belle salle, ils vont dans les loges, ils réalisent que des artistes importants sont venus ici. J'aime développer la fierté chez eux.

Il y a quelques temps, j'ai emmené mes élèves visiter le Théâtre National à partir de leur profession: les électriciens ont discuté avec les électriciens, les chauffagistes avec les chauffagistes. Certains se sont dit: *Ah mais je pourrais travailler ici.* Le soir, lors de l'échange qui a suivi la représentation, alors qu'ils sont généralement peu intéressés ou inhibés, ils ont échangé avec les acteurs devant des centaines de personnes. Ils se sentaient chez eux.

Les apprentissages autogérés

Eve-Coralie De Visscher: Tout à l'heure on parlait de la passion qui déplace les montagnes. Moi ma pédagogie s'est transformée suite à la découverte des apprentissages naturels autonomes et autogérés. Dans le film documentaire *Être et devenir*, Clara Bellar mène une enquête sur les familles qui choisissent de ne pas scolariser leurs enfants. Il n'est pas question ici d'enseigner les matières prévues par l'Etat à la maison mais de laisser l'individu suivre ses élans spontanés, que ce soit au sein de familles, de communautés ou d'écoles dites *démocratiques* se basant entre autres sur la pédagogie Sudbury. Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est le processus: se sentir attiré par quelque chose, aller physiquement, intellectuellement, émotionnellement à la rencontre d'un apprentissage et voir comment il peut s'épanouir. Il faut qu'il y ait un lieu, un espace pour se poser mais il peut être variable et modulable.

Comment cela modifie-t-il ta pédagogie ?

Ce qui est en train de se modifier, c'est mon écoute et mon observation. Je prends plus le temps de voir ce que les élèves peuvent proposer. Sur le projet dont je parlais tout à l'heure, j'avais un cadre – une initiation multidisciplinaire. J'ai vite senti des réticences; je ne peux pas les obliger à danser, à dessiner, à écrire. A un moment j'ai senti que certains étaient plus intéressés par l'art dramatique, d'autres par l'art plastique ou la danse. Du coup, tout le monde a pu trouver sa place. *Madame j'ai une idée mais j'ai l'impression que ça va être nul. – OK, travaille et montre-moi.* J'essaie de prendre ce qui est là, d'accepter leurs propositions. Cela demande du lâcher prise, de ne pas s'accrocher à ses référents culturels et à être dans l'écoute. C'est un risque. Quand ça part d'eux, c'est quand même plus simple.

Lors de la dernière répétition, une élève a proposé de jouer de la basse. Cette fille ne suit pas de cours, elle s'entraîne chez elle, dans son coin. Une professeure de musique, qui se trouve par ailleurs être à l'origine du projet, l'a un peu coachée. Elle a présenté son travail, ça a plu. J'étais très contente parce que tout à coup quelque chose se passait en dehors du projet. J'ai senti que j'avais ouvert la porte à des initiatives. Après, là où je reprends mon autorité, c'est quand je prends des décisions par rapport au projet dans son ensemble; il fallait par exemple qu'à ce moment-là la musique soit sans parole pour ne pas interférer sur le texte.

Ce film, *Être et devenir*, a vraiment été pour moi un basculement intérieur par rapport à l'école. J'ai compris pourquoi j'avais vécu ma scolarité comme je l'avais vécue. A quatre ans je lisais parce que j'avais envie de lire mais je n'étais pas attirée par les calculs, ce qui a créé une forte tension avec mon

père. Dans le film, quelqu'un dit: *Quand c'est mûr, ça sort, comme ça, comme une fleur qui se met à éclore.*

Guy Bajoit: On aurait quand même peur de laisser des enfants ne s'intéresser qu'à ce à quoi ils s'intéressent sans s'en mêler. Que faire avec cette extraordinaire satisfaction que l'on éprouve quand on a travaillé dur sur un problème de mathématiques, qu'on a détesté le faire mais qu'on y est arrivé et qu'on en est fier? Voilà que tout à coup, alors que je me suis toujours convaincu que je détestais cela, je m'aperçois que je suis capable de le résoudre. Il y a quelque chose d'esthétique là-dedans.

Pourtant ce qu'Eve-Coralie dit sur les apprentissages autogérés est bien en adéquation avec les valeurs dont tu parlais tout à l'heure, cette injonction à devenir soi-même.

Dans les valeurs de la jeunesse actuelle il y a quand même un certain nombre de pièges. *Sois toi-même*, ça veut dire quoi? S'il y a bien une instruction vague, c'est celle-là. Quand on demande à des jeunes de dix-huit ans ce qu'ils veulent faire, ils ne le savent pas toujours. Si le goût ne vient pas, qu'est-ce qu'on fait?

Les habitudes culturelles au sein de la famille jouent un rôle important. Si mes enfants lisent, c'est parce qu'ils me voient lire et qu'il y a des livres à la maison. Dans ma maison il n'y avait pas de livres, à part mes livres de classe. J'ai eu la chance d'avoir quelqu'un à l'école qui nous emmenait au théâtre, qui nous faisait découvrir le cinéma, la peinture. C'est l'école qui m'a emmené ailleurs – et puis ma mère, aussi, finalement, qui me disait depuis tout petit: *Etudie mon fils pour ne pas être ouvrier comme ton père.* Alors moi j'ai travaillé pour ne pas décevoir ma maman.

Ce que tu décris là, n'est-ce pas le modèle de l'école républicaine que regrette Luc Ferry? Peut-être, mais moi je ne suis pas là pour regretter, je dis juste que les choses ont changé, que c'est comme ça et puisque c'est comme ça, ça change votre rôle à vous les professeurs, dans le mode d'exercice de l'autorité et dans la manière de communiquer votre savoir ou vos compétences.

... se hace camino al andar

Au fond, devenir toi-même, c'est quelque chose qui t'a animé toute ta vie, Guy, et pour cela tu as dû beaucoup te déplacer. Se déplacer pour devenir soi-même, c'est peut-être la réponse que l'on pourrait faire à Luc Ferry. Etre en accord avec son être profond, je ne suis pas sûr d'avoir réussi à le faire. J'ai changé de formation, de profession, de foi, et j'ai changé de femme. J'ai déplacé pas mal de choses, oui. Tout ça a été très pénible, très dur. Au total j'ai passé cinquante ans à chercher ce qui était le plus adéquat à ce pour quoi je croyais être doué. Avant ça

j'avais fait beaucoup d'autres choses qui ne m'avaient pas déplu mais pas au point que je sente vibrer quelque chose, que ça fasse chaud dans mon ventre. C'est un long et lent cheminement.

Dominique Ranwez: Mais être soi, est-ce que ce n'est pas chercher justement?

Guy Bajoit: *Caminante no hay camino, se hace camino al andar.*¹ Promeneur il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant. Si je vous disais tout ce que j'aurais voulu être et que je ne serai jamais. Mais finalement peut-être que ce que tu viens de dire est la solution: peu importe ce que l'on devient, ce qui est important c'est de le chercher toute sa vie. |

¹ Antonio Machado



Francis Alj's, *Fairy Tales*, Mexico City, 1995
documentation photographique de l'action,
reconstitution à Stockholm, 1998

paroles d'adultes

essai de [définition]

SE DEPLACER ◇

C'est investir un autre lieu, aller chercher ailleurs ce que l'on ne peut trouver là où on se situe, changer littéralement de place. Le déplacement constitue ainsi ce moment où l'on est poussé, par le désir ou par la contrainte, à s'exposer à un espace différent de celui où on se trouve. Une action qui se niche à des degrés divers au cœur de la vie quotidienne de chacun.

Derrière ce mot se cachent pourtant un certain nombre de questions fécondes pour interroger le monde qui nous entoure. Alors, afin d'étoffer l'idée que l'on se fait de cette notion à l'apparence banale, tentons de mettre en avant différentes facettes que recouvre le mot *déplacement* et observons comment elles se manifestent dans quelques œuvres d'art contemporaines.

Il revient à l'artiste
d'insérer ses
constructions et
ses gestes, ses propres
déplacements, pour
faire oeuvre et pour,
en passant, poser
une différence
dans le monde.

Thierry Davila

Le déplacement comme interstice

Le verbe *se déplacer* ne marque ni point de départ, ni point d'arrivée. Au moment où je me déplace je suis en effet entre deux lieux, dans l'interstice. Parce que le mot indique un mouvement en train de se faire, il nous permet d'échapper pendant un temps à l'idée d'une destination, d'un résultat, d'une

fin. Que peut-il se passer quand un artiste cherche à échapper au fini, à l'inerte ? Il peut tenter de faire du déplacement l'œuvre elle-même, à l'instar de Francis Aljys, artiste pluridisciplinaire d'origine belge.

Dans sa pièce *The loser/The Winner*, le processus donne à voir son déroulement puisque que l'œuvre consiste en une action pendant laquelle l'artiste *déroule* littéralement son pull au cours d'un trajet entre deux musées de Stockholm. Francis Aljys entame une marche en laissant derrière lui l'extrémité d'un fil de laine par lequel se défait progressivement son tricot. Ce faisant, il affirme la primauté du déroulement sur le processus : le déplacement et sa trace deviennent l'œuvre elle-même, c'est l'interstice lui-même qui est matérialisé.

Ainsi, *The loser/The winner* est une œuvre qui, avec d'autres, invite le spectateur à remettre en question la primauté de l'objet fini et du résultat sur l'action. Celui-ci ne peut jamais appréhender l'œuvre dans sa totalité : l'œuvre s'accomplit à l'intérieur du déplacement pour lui aussi. Le mot *déplacement* représente en ce sens une invitation à penser dans l'interstice, une invitation à échapper, au moins pendant un temps, à la question de la destination.

Le déplacement comme risque

Il n'y a pas de déplacement sans perte : le lieu où je vais n'a forcément pas exactement les mêmes propriétés que celui dont je suis issu. Derrière la notion de déplacement, il y a donc nécessairement une mise en danger et une forme de perte, que celle-ci soit infime ou immense. Et à travers leurs œuvres, certains artistes ont mis en évidence le danger lié au déplacement et se sont attelés aux questions suivantes : Quelles sont les limites au-delà desquelles les risques liés au déplacement deviennent trop grands pour l'artiste ? Prendre un risque, est-ce nécessaire pour atteindre la beauté ?

On peut prendre l'exemple radical de l'artiste hollandais Ben Jas Ader qui, à travers sa pratique extrême du voyage, a expérimenté les limites du corps en déplacement et y a laissé sa vie. Sa dernière performance, intitulée *In search of the miracoulous*, devait être composée de trois parties, et le voyage était la matière centrale de l'oeuvre. L'artiste a tenté de traverser l'Antarctique en solitaire, à bord du plus petit bateau jamais utilisé pour cette performance. Un chœur était prévu pour son arrivée en Europe mais l'artiste a disparu en mer.

Au-delà du caractère absolu de la trajectoire de cet artiste, cette démarche nous invite à questionner nos propres déplacements : n'y a-t-il pas toujours un risque derrière les pas que je fais pour aller vers la beauté ? Que sommes-nous prêts à perdre pour ne pas faire l'épreuve de l'immobilisme ? En ce sens, Ben Jas Ader a fait du déplacement une prise de risque nécessaire pour aller vers ce qui pourrait être miraculeux.

Le déplacement comme durée

Afin de rendre compte du déplacement, le photographe Bernard Plossu en fait l'expérience en produisant des photographies qui sont le symptôme du défilement du temps et de la vitesse de sa déambulation. Il photographie souvent à partir d'un mode de transport, captant à la fois les paysages qui défilent et des éléments qui révèlent sa présence à bord du véhicule. Pour son œuvre *Train de Lumière*, il a par exemple effectué le trajet mythique La Ciotat – Lyon – La Ciotat en hommages aux frères Lumière et capté des images des paysages perceptibles depuis le train : une manière de rendre visible la durée de ce voyage.

Et enregistrant le passage du temps au cours d'un voyage en train, l'artiste nous invite à questionner le rapport que nous entretenons avec la durée de nos déplacements. Aujourd'hui, tout se passe en effet comme si le déplacement était mis entre parenthèse, comme s'il n'était qu'un intermède entre le départ ou l'arrivée. Il est rarement vécu pleinement par celui qui se déplace, au point que l'expérience du voyage semble vouée à disparaître au sein d'une époque prônant l'arrivée généralisée. En faisant de ses déplacements autant d'expériences visuelles, Bernard Plossu nous invite à habiter nos déplacements à notre tour.

En insérant dans le monde des déplacements aux qualités diverses, ces œuvres éclairent différentes facettes du déplacement, sur lesquelles on ne s'arrête que rarement, pris dans nos trajectoires quotidiennes. Elles viennent nous rappeler que chacun d'entre eux est l'occasion de profiter d'un interstice. Elles mettent en avant l'idée d'un risque, qui sous-tend chacun de nos déplacements. Elles nous permettent enfin de nous souvenir qu'un déplacement c'est avant tout une durée, un moment en soi. En ce sens, elles posent *une différence dans le monde*, pour reprendre les mots de Thierry Davila.

Lauranne Winant

SE DEPLACER

UNE ECOLE PAS SI PETITE !

Que faire comme école pour des enfants de réfugiés qui n'ont jamais été à l'école ?

Telle est la question que deux enseignantes du secondaire, Juliette Pirllet (Histoire et Français) et Marie Pierrard (Histoire de l'art) se sont vite posée peu après leur rencontre avec des familles syriennes dans un parc d'Anderlecht à l'été 2015. Membres fondatrices de l'asbl *RED/Laboratoire Pédagogique*¹, un lieu de recherche, d'expérimentation et de création, elles ont contribué à inventer toute une série de dispositifs qui leur permettent de se positionner, d'initier des séminaires et d'organiser des dispositifs alternatifs ou palliatifs à l'école avec toujours l'idée de sortir de l'école pour mieux y rentrer, s'y armer et la faire vivre différemment. A leurs yeux, le métier d'enseignant est politique en ce sens qu'il est un lieu d'action. C'est pourquoi il leur est aussi nécessaire d'exister en tant que chercheuses.

Quand l'Ecole Ephémère se mue en école d'avant l'école

Pour répondre à la demande d'offrir des rudiments de français aux familles rencontrées dans ce parc, elles ont aussitôt réuni une vingtaine de bénévoles pour les leur enseigner. Ce fut l'aventure de cette *Ecole Ephémère* en plein air qui, l'été achevé, avec l'aide d'Infor Jeunes, a réussi à inscrire nombre de ces jeunes dans des écoles primaires. Mais comment ne pas regretter aussitôt ce geste bien intentionné en constatant qu'une centaine de ces petits, dépourvus de tout code scolaire, risquaient bien vite d'en être rejetés ? Les initier préalablement à la culture scolaire en offrant un cadre stable et sécurisé s'est donc avéré nécessaire. Deux saisons plus tard, l'idée de créer un lieu de transition avait mûri et *La Petite Ecole* était prête à voir le jour en 2016 pour accueillir les 6-12 ans. Passé du jardin public aux locaux prêtés par l'association Garcia Lorca avant d'ouvrir ses portes au Boulevard du Midi à Bruxelles, ce lieu d'expérimentation a aussitôt pris son envol. Comme un sas, il offre un kit de survie à durée si possible illimitée pour l'entrée à la grande école primaire. Voici le défi que ces porteuses de transition relèvent depuis au jour le jour. Pour mêler recherche et action, il faut s'engager. Tel est leur credo !

Du choix de normes pour trouver son chemin

Après avoir franchi des frontières, contourné des obstacles, vécu des installations temporaires, ces enfants déplacés sont-ils en mesure d'accepter de nouvelles contraintes ? Cette question est intégrée par l'équipe de base étoffée avec l'arrivée de Mélanie Cortembos, professeur de dessin. Etablir un équilibre a eu force de loi. La matinée est partagée en trois ateliers. Chacun des dix enfants choisit entre l'atelier de français, celui des manipulations et du langage logis-mathématique ou celui de la peinture qui développe le geste graphique pour approcher l'écriture. L'après-midi se répartit entre la psychomotricité relationnelle ou le sport. Son choix, l'enfant devra le mener jusqu'à son terme, rangement de matériel compris ! Mais cette liberté pose problème dès lors que l'enjeu social prend toute la place. Si un petit choisit un atelier parce que tel



Photo © Marie Pierrard

Théâtre et marionnettes. Réappropriation d'histoires contées lors de la rencontre entre les enfants de la Petite Ecole et les élèves de 5TQ arts de l'Institut Sainte Marie (Travail commun du mercredi durant 3 mois).

adulte l'anime ou le fuit pour raison que ce dernier s'occupe d'autres enfants, s'il préfère une autre activité pour éviter la présence du copain rejeté, l'idée d'aller plus loin que ce qu'il sait déjà ne l'effleure alors même pas.

Apprendre, oui, mais quand et comment ?

Chercher le dépassement, pourquoi ? Quel espace dégager dans sa tête pour créer de l'apprentissage ? Envahi par ces barrières, l'enfant réveille rarement l'élan qui sommeille en lui. Si les trois enseignants partagent simultanément leur attention sur les dix enfants en présence, chacun d'eux n'en reçoit individuellement qu'une part réduite. Pourtant, il semble parfois que ce soit déjà trop car cette attention crée du stress et devient anxigène. Dans leurs familles, les grandes fratries vivent en effet à côté du monde des adultes qui n'accordent aux enfants qu'une attention limitée. A *La Petite Ecole*, c'est comme si une vanne restait toujours ouverte afin que ces jeunes puissent exprimer leurs tensions. Pour désamorcer ces bombes en puissance, foin des sanctions ! Proche de la pédagogie de Loris Malaguzzi, l'équipe assume une forme de laxisme voulu, le but n'étant pas de sanctionner mais d'encourager, notamment en auto-évaluant. Une séance d'atelier réussie favorise la rencontre avec soi-même. En cas de crise, une sortie pour accomplir une tâche à l'extérieur parviendra bien mieux à pacifier corps et esprit !

Inventaire des besoins pour entrer à la grande école

Dans un premier projet pédagogique ambitieux, des artistes ont été associés pour favoriser d'autres formes de langages. Les journées étaient rythmées par des ateliers de danse, théâtre et art plastique tandis que d'autres activités venaient compléter le programme. Durant six mois, l'école a bénéficié de ces partenariats jusqu'au moment d'un arrêt salutaire. Trop d'offres et d'interlocuteurs adultes différents perturbaient les enfants ! Plus tard, une seule comédienne a reçu carte blanche durant un mois. Si son travail était magnifique, sa gestion du groupe a détricoté la structure mise en place précédemment. Force a été de reconnaître que ces enfants avaient avant tout besoin d'apprendre les cadres de l'école maternelle pour réussir leur entrée à l'école primaire. Depuis, se rendre au cinéma ou au théâtre n'est plus de mise car sortir des sentiers battus les place dans un tel climat de peur que l'initiative devient contreproductive !

Le réflexe du koala, un piège à éviter ?

Ces enfants peuvent passer d'un extrême à l'autre. Le côté physique de leurs relations est très fort. Comme les koalas, ils aiment s'agripper ! Maintenir une saine distance, cela s'apprend. La supervision assurée pour l'équipe par le *SESAME*, un service de santé mentale, y contribue.

Lorsqu'un enfant exprime un fort désarroi, le relais est confié à *Solentra*, un département psychiatrique spécialisé pour les réfugiés. Pour l'ensemble de tous les enfants cette fois, un précieux partenariat a été institué de manière régulière avec *Itinéraires AMO*, un centre spécialisé en psychomotricité relationnelle.

Ces rendez-vous par petits groupes tous les quinze jours permettent de travailler la relation et de désamorcer des situations compliquées. On n'aborde pas le passé par la parole mais le corps se charge de parler. Il est d'ailleurs rare qu'un enfant apporte quelque chose d'extérieur à l'école. Mais tout est là. Ce qui ne passe pas verbalement trouve à s'exprimer par le comportement. En lien avec la méthode *Aucouturier*, la relation sera donc principalement travaillée au travers du corps. De manière très cadrée et ritualisée, les enfants passeront par trois types d'actions complémentaires. Après avoir

défoulé leur corps en sautant et grimant dans un cocon sécurisé, ils s'amuseront à construire et détruire pour ensuite s'aventurer dans la relation aux autres en se déguisant ou jouant à touche-touche ou cache-cache. Alors seulement, le besoin de douceur par la caresse, le balancement ou bercement verra le jour. Une histoire ou un massage va clôturer ce moment d'apaisement. Des relations incroyables se créent dans cet espace et des dynamiques jamais présentes dans les locaux de *La Petite Ecole* s'y déploient spontanément.

Prolongeant cette approche, d'autres rituels structurent les activités à *La Petite Ecole* : les cercles de début et de fin de journée obligent les enfants à se donner la main, peu importe la couleur du voisin, à se relaxer, dire son prénom puis exprimer son émotion sur ce qui s'est bien ou mal passé. En ce lieu de parole collective, l'écoute et le respect y sont exercés. Même les mamans qui viennent chercher leur enfant se glissent dans le cercle et participent au rituel entamé. Apprendre à vivre ensemble, pour tous, indispensable priorité !

Rester à l'ancre ou jeter les amarres ?

Ces enfants poussent leurs enseignants dans leurs derniers retranchements et les amènent à apprendre autrement. Ce travail est donc éprouvant car il touche à l'essentiel et incite à se remettre en question. En ce sens, le projet est politique même si leurs initiatrices n'agissent ni slogan ni drapeau. Soutenu à la fois par le secteur de l'enseignement et de l'aide à la jeunesse, la notion de projet pilote de *La Petite Ecole* sous-tend qu'il soit reproductible. Or sa qualité dépend pour le moment de son ancrage local. Les enfants sont sensibles à la notion de territoire connu. Les seules sorties réussies sont celles qui les mènent vers le lieu de la psychomotricité à St. Gilles et vers le jardin qu'ils affectionnent à Anderlecht. Ils connaissent ces chemins, savent où ils vont et ce qu'ils vont faire une fois arrivés à destination. C'est alors comme s'ils glissaient sur des rails.

Misant sur cette confiance, les enseignants se battent pour inscrire les enfants dans les écoles proches car ils savent que le lien tissé avec leurs protégés sera rompu si géographiquement la transition est à effectuer dans une école éloignée. La proximité permet aussi de miser sur la confiance des parents par rapport à un trajet connu et ainsi tabler sur une future fréquentation plus régulière. L'ancrage local permet de croire à la translation de confiance d'une école à l'autre. Faudrait-il une *Petite Ecole* dans chaque commune pour répondre à la demande ?

Pour avancer, détourner le regard

Même si la volonté de partager l'expérience engrangée existe, les porteuses du projet ne se sentent pas encore capables d'offrir un modèle. Voilà pourquoi la manière de travailler du *RED* s'avère utile. La pratique de la recherche comme outil de travail nourrit la pédagogie. Chercher dans d'autres disciplines permet à la sienne d'évoluer. Ainsi la philosophie peut enseigner la pédagogie, l'histoire de l'art fructifier le français. Le récent travail de séminaire proposé aux membres du collectif d'enseignants-chercheurs a préconisé un détournement du regard pour chaque lecture d'auteur. Stimuler une pédagogie pour qu'elle reste en mouvement passe par ce type de déplacement. Décloisonner le savoir pour s'en nourrir puis s'en émanciper fait partie de cette dynamique. Le travail d'exploration autour du philosophe et critique allemand Walter Benjamin va ainsi déboucher sur la publication d'un outil didactique. Le groupe de suivi de ce séminaire constituerait-il l'embryon d'un comité d'accompagnement de *La Petite Ecole* ? Sur une base théorique novatrice, asseoir le projet pédagogique de celle-ci, quel beau nouveau défi !

Jean-Marie Dubetz



Photo © Claire Gatineau, L'École du Dehors

AU DEHORS

L'École du Dehors est un projet de pédagogie par la nature. Elle est menée dans une classe à trois niveaux de l'école maternelle de Saint-Vaast¹. Au printemps, j'y suis accueillie par Anne Dubray et Marie-Laurence Jadot, ses enseignantes.

14

En bas d'un teruil, vert de végétation, les pieds sont munis de chaussures de marche. Les habits sont protégés de vestes et de pantalons imperméables.

– On y va les amis ?

Une petite main se glisse dans celle de Marie-Laurence. Le sentier passe entre les arbres. Lincia ouvre la marche.

– Un escargot !

– Sur quoi ?

– Sur un pissenlit.

Dans le matin frais et ensoleillé, les enfants énumèrent le nom des plantes rencontrées. Orties, pissenlits, plantain, muriers. Nous débutons l'ascension du teruil. Ça crapahute, entre les arbres et les racines.

– Vous savez qu'il y a un canapé sur le teruil, me dit un enfant.

– En quelle matière ?

– En bâtons. Ce sont les parents et les enfants qui l'ont construit. Les bâtons ils sont en ligne.

Le chemin se raidit et autour le paysage se dégage. D'autres terrils pointent le bout de leur nez. L'ascension nous mène jusqu'à un espace aménagé : des tables, une terrasse de rondins et le canapé qui forme un espace circulaire où s'asseoir.

Les enfants sont 25. Ils ont 3, 4 et 5 ans.

– Quel jour sommes nous ?

– Lundi.

– Non, c'était hier lundi. On est ?

– Mardi.

– Hier on était le 22.

– Mardi 23 mai.

– Combien de degrés Louise ?

– 18°.

– Est-ce que le pluviomètre va être rempli ?

– Je peux aller voir ?

Le carnet journalier se remplit.

– J'ai trouvé un papillon près de la maison.

Il était déjà mort. Il lui manque une antenne.

– On le regardera au microscope en rentrant. Le microscope on ne sait pas l'emmener à l'École du Dehors. Il reste à l'école du dedans.

Les enfants entament une comptine. Sacs à dos bien accrochés, tous au canapé forestier, voitures, avions, vent, voilà ce qu'on entend.

Anne distribue des cercles en papier où se trouvent plusieurs images.

– Si on entend un son qui est sur l'image alors on met une pince dessus. Attention, chut... Durant une minute les enfants se concentrent sur ce qu'ils entendent.

– J'ai entendu les oiseaux et la circulation.

– J'ai entendu un corbeau et les manteaux bouger.

– J'ai entendu une ambulance et des chansons.

Tout se pose peu à peu.

Deux groupes se forment. Anne donne une consigne au premier :

– Je vais vous donner un cadre en carton.

On va essayer de trouver quelque chose de tellement joli qu'on a envie de le mettre dans le cadre et d'aller chercher un ami pour le lui montrer.

Dans le second groupe on travaille aussi par deux.

– Martin va avoir les yeux bandés, je vais le guider vers la photo vers laquelle je veux l'emmener. Je vais lever le bandeau et il va prendre la photo. Puis je lui remettrai le bandeau.

– On choisit ce qu'on veut ?

– Ah oui !

Les enfants partent explorer. Un enfant guide un autre, les mains posées sur ses épaules.

– Alors, je guide bien ? On dirait que c'est moi le meilleur !

– Tric, clic clic clic clic.

A l'heure de la collation, chacun s'installe où il veut. Le terrain est balisé par des petits rubans rouges qu'il ne faut pas dépasser. J'en profite pour poser quelques questions à Anne et Marie-Laurence.

Comment avez-vous conçu ce cadre de travail ?

A : On a d'abord construit avec les parents les fondations du canapé forestier puis on a continué tout autour : le coin des elfes en contrebas, un coin musique. Cette année on a fait la terrasse un peu plus haut. L'espace s'est délimité avec les enfants.

Avec quels autres cadres travaillez-vous ?

A : Je pense que le sentier en est un. Il est notre façon de quitter la maison et d'arriver à l'école. On laisse les enfants discuter, prendre des bâtons. On essaye que le groupe soit quand même ensemble mais c'est la seule consigne sur le trajet. Quand on arrive ici il y a un rituel : les cartables, les petits tapis, le canapé forestier. On y fait des comptines, des chants.

ML : En marionnette on appelle ça la porte d'Alice. Dans *Alice au pays des merveilles*, pour passer du réel au monde imaginaire, elle emprunte une petite porte. Ici je rentre dans l'École du Dehors, j'y vis un bon moment, puis j'en sors et je rentre à l'école du dedans.

A : A 11h30 on prend le sentier pour redescendre.

Vous travaillez ensemble depuis longtemps ?

A : 20 ans, mais l'École du Dehors ça fait 4 ans.

ML : J'ai fait en 2009 une formation avec la suisse Sarah Wauquier². J'en suis revenue enthousiaste avec l'envie de cette École du Dehors mais mes collègues n'accrochaient pas trop. En 2012 j'ai proposé à Anne de faire venir une fois par mois Céline Henriot de l'association *Good planet*³. Elle fait des projets qui tournent autour de la nature, de l'alimentation. Elle nous a accompagnés un an pour qu'on soit moins perdues. Puis on a commencé à deux l'École du Dehors en sortant trois fois par semaine. Ça s'est mis en route avec un changement de direction qui avait envie de s'investir dans du nouveau.

A : On a fait ensuite la formation *Animateur nature* au CRIE de Villers-la-ville⁴. Cette année on a repris une deuxième formation *Animateur à l'environnement*. Marie-Laurence suit à l'université de Cergy-Pontoise la formation de *Métanature*⁵ donnée par Jean-Luc Chavanis. Moi je suis rentrée dans le groupe *Tous dehors*⁶ parce qu'il y avait une formation qui m'y intéressait. On a créé un

² Sarah Wauquier est l'auteur du livre *Les enfants dans les bois*, Ed. Books oneDemand, 2008

³ www.goodplanet.be

⁴ Centre régional d'Initiation à l'Environnement www.crievillers.be

⁵ www.metanature.fr

⁶ www.tousdehors.be

¹ www.ecoledudehors.canalblog.com

livre avec d'autres enseignants de primaire et de maternel, un recueil de méthodes sur ce qui se passe dans chaque école et à chaque niveau.

Vous donnez toutes les deux cours à la classe qui sort mais aussi à une classe qui reste dedans ?

A : Seulement moi. Marie-Laurence garde cette même classe quand elle rentre.

Marie-Laurence, tu fais les allers-retours avec cette classe et toi Anne, tu es à cheval sur deux classes ?

A : Ce n'est pas la situation idéale. On essaye de réfléchir pour l'année prochaine. On a 32 demandes pour *L'École du Dehors* et on ne peut pas prendre un groupe de 32 même si on est deux.

En terme d'encadrement c'est plus lourd qu'une classe habituelle ?

A : Ça oui ! Après, les parents sont là. Ils sont investis et se connaissent bien. Le groupe est plus soudé que pour une classe à l'intérieur.

Comment est-ce que l'école peut s'y prendre ? Y a-t-il des aides pour avoir deux institutrices dans cette classe ?

ML : Non, c'est une combinaison d'horaires, un tour de passe-passe.

A : C'est ça qui est usant. On ne peut pas léser nos collègues avec des groupes de 30 et sortir de notre côté à 25 en étant deux adultes. On prend un temps plein et demi au lieu d'un temps plein quand on sort à deux. Donc c'est compliqué.

C'est une popote interne à l'école, que vous inventez mais qui n'est pas institutionnalisée ?

A : La directrice s'est renseignée mais apparemment les budgets sont bloqués pour ces fonctionnements extra....

ML : On a participé à un concours *Espace enseignement* ouvert à toutes les écoles. On a été sélectionnés il y a trois ans et l'inspection a suivi et soutenu notre projet.

A : Carlo Di Antonio, le ministre de l'environnement en région wallonne est venu sur le terri. On lui a soumis notre projet mais il ne sait pas dégager beaucoup de moyens parce qu'il n'est pas du côté pédagogique. On a tapé à pas mal de portes mais en vain. Je sais que ce qu'on demande est compliqué. Deux temps pleins pour une classe... La première année ils étaient 27. Dehors ça allait, mais dedans... En plus leur immunité est au top ! Ils sont tout le temps là !

ML : Plus tu sors plus tu es endurant, éveillé. Selena tantôt m'a montré un bébé cocci-nelle dans le creux d'une écorce avec son cadre. Ils ont le sens du détail, de l'observation, de la concentration sur de toutes petites choses.

A : Et une bonne psychomotricité... Ce sont des petits qui grimpent...

Ils n'ont pas trop de mal à retourner en classe ?

ML : Ils savent bien que c'est un autre cadre,

avec d'autres règles, des chaises, des tables, des bancs. Il y a des lieux où on peut se détendre, se coucher et puis il y en a où on se tient correctement. On fait du yoga en arrivant, un peu de Brain gym, mais quand on doit être assis à une table, on est assis.

A : Et c'est quand même une prolongation. Il y a un suivi de sujet. Les synthèses se font à l'intérieur. On amène le dehors dedans.

Qu'observez-vous chez les enfants qui suivent *L'École du Dehors* ?

A : La créativité et l'imaginaire sont décuplés. Là, regarde-les sur l'arbre, ils partent en train, à cheval. Ils nous font des contes, des petits scénarios, du théâtre, des histoires. La nature suscite ça.

ML : On observe que le fait d'être dans la nature engage automatiquement une entraide, une autonomie mais aussi une fraternité. Ici il y a les trois âges donc les plus grands aident les plus petits d'instinct. Les plus petits ont envie de ressembler aux plus grands, ils sont tirés vers le haut. Et puis être dehors, ça engage à faire attention à l'autre. Il y a beaucoup plus d'entraide dehors que dedans. Oui, viens, je vais te faire ton lacet, viens je vais te tirer, je vais porter ton sac, je vais défaire ta lanterne... S'il y en a un qui file un peu trop loin, quelqu'un vient tout de suite le dire. Ils sont très à l'écoute, malgré le fait qu'ils soient dispersés. Dans mes études de Métanature et d'hortithérapie c'est un peu ça aussi que j'observe : l'influence de l'environnement sur le corps humain. Quand je dis à Noam : tu es rempli de colère, va dans la nature, ressource-toi, qu'est-ce qui pourrait t'aider autour de toi à faire passer ta colère ? La fois passée, il me dit : le soleil. Et qu'est-ce qui pourrait encore te faire du bien ? Grimper aux arbres. Si on fait verbaliser les enfants, ils trouvent eux-mêmes leurs solutions.

Comment éveiller et cadrer en même temps ?

A : Ce sont des enfants qui ont du caractère. Les parents ont du caractère. Nous deux, on a du caractère... C'est vrai qu'on se pose beaucoup de questions. Le groupe en classe est beaucoup plus compliqué à gérer, ça c'est vrai. Le pourquoi, on ne le sait pas. Il y a un règlement qu'on crée en début d'année avec les enfants, il y a des limites dans l'espace, des limites vis-à-vis de l'autre personne, vis-à-vis de nous aussi. Il y a aussi la part d'éducation qui vient des parents. Ça aussi c'est peut-être en évolution.

ML : Louise ! Martin ! Vous allez être les guides de Claire et lui faire visiter le bar à oiseaux.

Les enfants m'emmènent voir le bar à oiseaux. C'est une mare artificielle. Un abri se trouve juste à côté pour pouvoir les observer mieux.

– On a mis une nouvelle bâche au fond pour que l'eau reste mais y a une fuite, on doit la recoller. C'est le papa de Selena qui va venir le faire, me dit Martin. Puis, sans transition :

– Je vais téléphoner à Maeb et Arthur pour voir s'il y a quelqu'un au bureau.

Il attrape un cailloux qu'il colle à son oreille.
– Allô Arthur ? C'est juste pour te dire, on arrive !

On rejoint sans tarder les autres en dévalant la pente. Anne donne de nouvelles consignes.

– Les grands, vous allez faire vos prénoms avec des bâtons. Vous travaillez sur les tables. Les petits, on va faire une bête imaginaire avec de la terre glaise. Les moyens, on a utilisé la semaine passée les loupes. On cherchait ?

– Les petites bêtes !

– Aujourd'hui vous allez essayer de les dessiner. Il faut être précis.

– J'ai déjà trouvé une petite araignée mais elle est partie !

On soulève un caillou. Il y a plein de cloportes en dessous.

Alors que chez les grands les prénoms prennent forme, les bêtes imaginaires apparaissent entre les mains des petits. Je photographie les dessins des petites bêtes. Puis il est temps de ranger. Un grand met sa casquette à une petite. Une main attrape la mienne. Certains enfants glissent dans les talus en riant. On prend le sentier pour rejoindre la route.

Arrivés à l'école, les enfants se changent.

– Comme ça tu sais deux ou trois choses ! me dit Kali.

– Mais comme je viens juste aujourd'hui, je ne pourrai pas tout savoir.

– Oui, parce que c'est pas tous les jours la même chose.

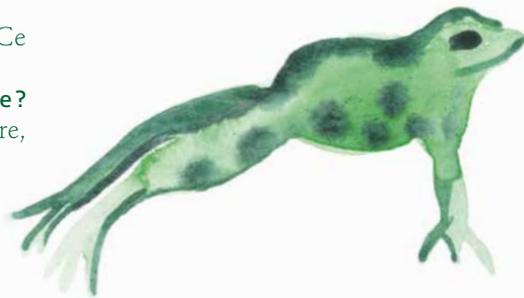
Anne me ramène en voiture à la gare de la Louvière.

– J'ai toujours été élevée dans la nature, me dit-elle. Le week-end on va souvent se balader. On fait du vélo, de la marche. L'attrait de la nature je l'ai en moi, comme Marie-Laurence l'a en elle.

– Tu as amené tes centres d'intérêt au cœur de l'école et tu l'as amenée à bouger.

– J'adore être dehors. On s'y sent plus calme, plus serein. Et puis on s'entend bien avec Marie-Laurence. Ce qu'elle pense, je le transmets et ce qu'elle transmet, je le pense... on a cette facilité là !

Claire Gatineau

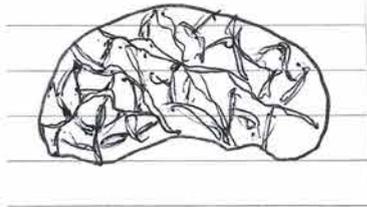


LES LOIS NATURELLES DE L'ENFANT

Processus continu et dynamique de création, de renforcement et d'élagage de connexions synaptiques en fonction de la fréquence des expériences vécues

Capacité d'adaptation à son milieu car le cerveau trie en fonction de la fréquence et non de la qualité des expériences vécues

Héritage
Edouard
Montes



PLASTICITÉ
CÉRÉBRALE

EMPATHIE ET
GÉNÉROSITÉ NATURELLES

Être humain =
Apprentissage inné

Être humain =
Être d'exploration
et de spécialisation

Être humain =
Être social

Être humain =
Être d'action

LE SECRET C'EST L'AMOUR

LE SECRET C'EST L'AMOUR

Étape de spécialisation :

- l'apprentissage commence avant la naissance
- le fœtus se spécialise progressivement à sa culture
- Il absorbe les informations qu'il reçoit
- Il les fixe par connexion de neurones

Curiosité

Motivation

Essai/erreur

DÉVELOPPEMENT DES
COMPÉTENCES EXÉCUTIVES

Mémoire de travail
(Zelazo)

ZZZZ
Sommeil

Contrôle inhibiteur
(Fisher)

Jeux libres

flexibilité cognitive
(Soplin)

Les pères

les autres

Au



Linguiste de formation, Céline Alvarez commence ses recherches pédagogiques en 2007 auprès d'enfants et d'adultes. Son souhait est de mettre en lumière l'environnement le plus favorable au plein épanouissement humain.

En l'observant, vous vous demanderez peut-être où est l'école ?
C'est troublant effectivement.

Céline Alvarez nous invite à déplacer notre regard et propose un autre chemin d'éducation. Ce n'est plus une succession de matières.

L'enfant est au centre car il nait câblé pour apprendre et pour aimer.

Le rôle de l'école, alors, est de soutenir et stimuler l'épanouissement des 4 points constituant notre être au monde...

Hélène Cordier

**** RÉ-ENCHANTER L'ÉCOLE SELON LES LOIS NATURELLES DE L'ENFANT D'APRÈS CÉLINE ALVAREZ**

FAIS DE TA VIE UN RÊVE ET DE TON RÊVE UNE REALITE

Les gens normaux voyaient dans ses inlassables et perpétuels essais d'envol la preuve de sa folie. *Etiez-vous fou Gustav Mesmer?*

Dimanche 2 avril matin. Sortir de chez moi. Descendre l'escalier et prendre mon vélo. Remettre la chaîne qui a déraillé. Direction le musée *Art & Marges*, rue Haute à Bruxelles. Le ciel gris menace. Déjà quelques fines gouttes caressent fraîchement mon visage. Enfourcher mon vélo et rouler. Rouler bien ancré au sol. Rouler dans les rues, proche des passants, des piétons, des regards, des voitures aussi. Un déménagement au premier carrefour. La table en bois semble lourde et en équilibre instable dans les mains des déménageurs. Place Bethléem un touriste perdu cherche son chemin sur le GPS de son téléphone. S'arrêter et lui indiquer la direction du musée *Horta*. Zigzaguer entre les voitures. Traverser le parc de la porte de Hall. Sourire à de jolis yeux rêveurs qui marchent lentement sur la pelouse. Arriver rue Haute. S'arrêter face au musée. Un groupe de jeunes attend le bus en chahutant gaiement. Attacher mon vélo au poteau de signalisation de sens unique à quelques mètres du musée. Revenir vers l'entrée. A l'arrêt de bus, il n'y a plus personne. Sur la vitrine du Musée: exposition Gustav Mesmer.

26

J'entre.

La visite de la première salle débute par un écriteau. Celui que Gustav Mesmer avait placé à l'entrée de sa première exposition dans les années 80. Un grand rouleau de papier à demi déroulé trône au centre de la salle. Mêlant textes et dessins numérotés il constitue une sorte de mode d'emploi pour construire chez soi un vélo volant. Aux murs des dessins de style naïf, doux comme des dessins d'enfants, couleurs vives, perspectives et proportions aléatoires. Des paysages de campagnes. Des tours ou des châteaux au milieu des pâtures vert pomme. Des ciels bleus avec quelques nuages doux. Dans les ciels bleus des vélos volants. Il en a dessiné toute sa vie des vélos volants Gustav Mesmer, pendant trente ans, avant de pouvoir se mettre à les fabriquer, des vélos de toutes sortes. Vélo à hélice simple, vélo à hélice triple, vélo avec ailes delta, vélo avec double ballon style Zeppelin, vélo avec hélice hélicoïdale, vélo avec aile en triangle, vélo à ballon captif,

vélo à aile caudale et hélice, vélo avec aile double surplombé d'aile delta, vélo à hélices et ailes interchangeable. Il se nomme lui-même *inventeur et chercheur en machines volantes*. Sur une photo, on le voit regardant l'horizon au loin et les montagnes. Sur une autre, cheveux gris, costume trois pièces, portant une armature en bois où sont fixées deux ailes, ossature de bois et ramure en plastique. Il nous regarde, plein de malice, l'oeil rieur, le sourire aux lèvres. Ce regard m'intrigue, me trouble, m'émeut, me reconforte, m'apaise et me donne espoir.

Qui êtes-vous donc Gustav Mesmer ?

Gustav Mesmer est né en 1903 en Allemagne, dans une famille nombreuse, catholique et cultivée. Enfant, une maladie de la gorge empêche sa scolarisation pendant un certain temps. Le retard que cela provoque ne sera jamais rattrapé et ce manque d'éducation sera pour lui un regret toute sa vie. Il sera aussi de ce fait l'enfant rejeté. Il devient ouvrier dans une ferme très jeune puis fait des études pour devenir moine. Au moment de faire ses vœux, il se rétracte, peut-être par peur de l'enfermement. A 26 ans, dans une église, il crie au moment de l'eucharistie *ce qui vous est donné ici n'est pas le sang du Christ*. Pour cette raison on l'enfermera le 28 mars 1929 dans l'hôpital psychiatrique de l'Etat à Schussenried, hôpital aux règles carcérales strictes. Onze tentatives d'évasion auront lieu les années qui suivent, toutes sans succès. Il envoie des lettres à sa famille pour qu'elle fasse en sorte qu'on le libère, ce qu'elle ne fera pas. Alors l'idée des vélos volants survient.

Etait-ce pour vous, une façon de vous évader Gustav Mesmer ?

Les vélos volants il les avait vus dans un livre à la bibliothèque du séminaire. Avant cela, enfant, il a vu l'avènement du Zeppelin. Mais lui ce qu'il désire faire, ce ne sont pas des véhicules de haute altitude pour partir loin, des engins qui fument, foncent et défoncent les nuages. Non au contraire, il imagine des véhicules lents pour faire de courtes balades aériennes. Des balades ludiques, des balades dominicales en famille quand le printemps arrive, ou que l'automne est toujours doux.

Il écrira: *Les hommes, la jeunesse attendent avec intérêt que des techniciens spécialisés fabriquent une machine volante permettant d'explorer de manière récréative un paysage donné depuis les airs. Ce serait tout de même une bonne chose de pouvoir s'amuser avec ce genre d'engin les jours de fête. C'est avec toutes ces pensées à l'esprit que je me suis efforcé d'inventer une machine volante. Quelle belle idée, non ?*

Une exposition jumelle a lieu à Gand au musée Guislain.

Décider d'y aller pour poursuivre ma tentative de m'approcher un peu plus du mystérieux et émouvant Gustav Mesmer.

Sortir du musée direction la gare du midi. Ciel devenu bleu. Le printemps a décidé d'être chaleureux et caressant finalement. Repasser par le parc. Une jeune fille en fauteuil roulant se balade. Au carrefour de la gare une petite fille en vélo, bleu avec des poissons rouges dessinés dessus. Un vélo nageur ? Y auriez-vous pensé Gustav Mesmer ? Dans le ciel devenu bleu quelques nuages font la sieste. Accrocher mon vélo à la gare. Prendre le train vers Gand. Traverser la frontière linguistique dont aucun paysage observé par la fenêtre du train ne parle. Sortir de la gare. Début d'après-midi aux allures estivales. La chaleur n'arrive pas à être pesante, juste reconfortante dans une luminosité rayonnante. Découvrir un immense parking à vélos, tous bien attachés attendant calmement et silencieusement leurs propriétaires. Apercevoir un homme habillé d'un lycra bleu et rouge qui s'avance. Un super héros qui va s'envoler d'un instant à l'autre ? Une dame marchant en sens opposé toute de noir vêtue dans une robe style début XXe siècle. La soeur de Gustav qui vient voir l'exposition consacrée à son frère ? Attendre le tram. A l'arrêt un enfant s'amuse à faire voler un avion en papier. Traverser la ville jusqu'à l'arrêt Guislain. Découvrir le musée qui est aussi un ancien hôpital. Face imposante en briques rouge. Passer les cours intérieures verdoyantes par des allées latérales. Arriver à l'entrée de l'exposition temporaire intitulée *Un autre monde*. Plusieurs artistes. J'entre dans une grande salle sombre qui est consacrée à Gustav Mesmer.

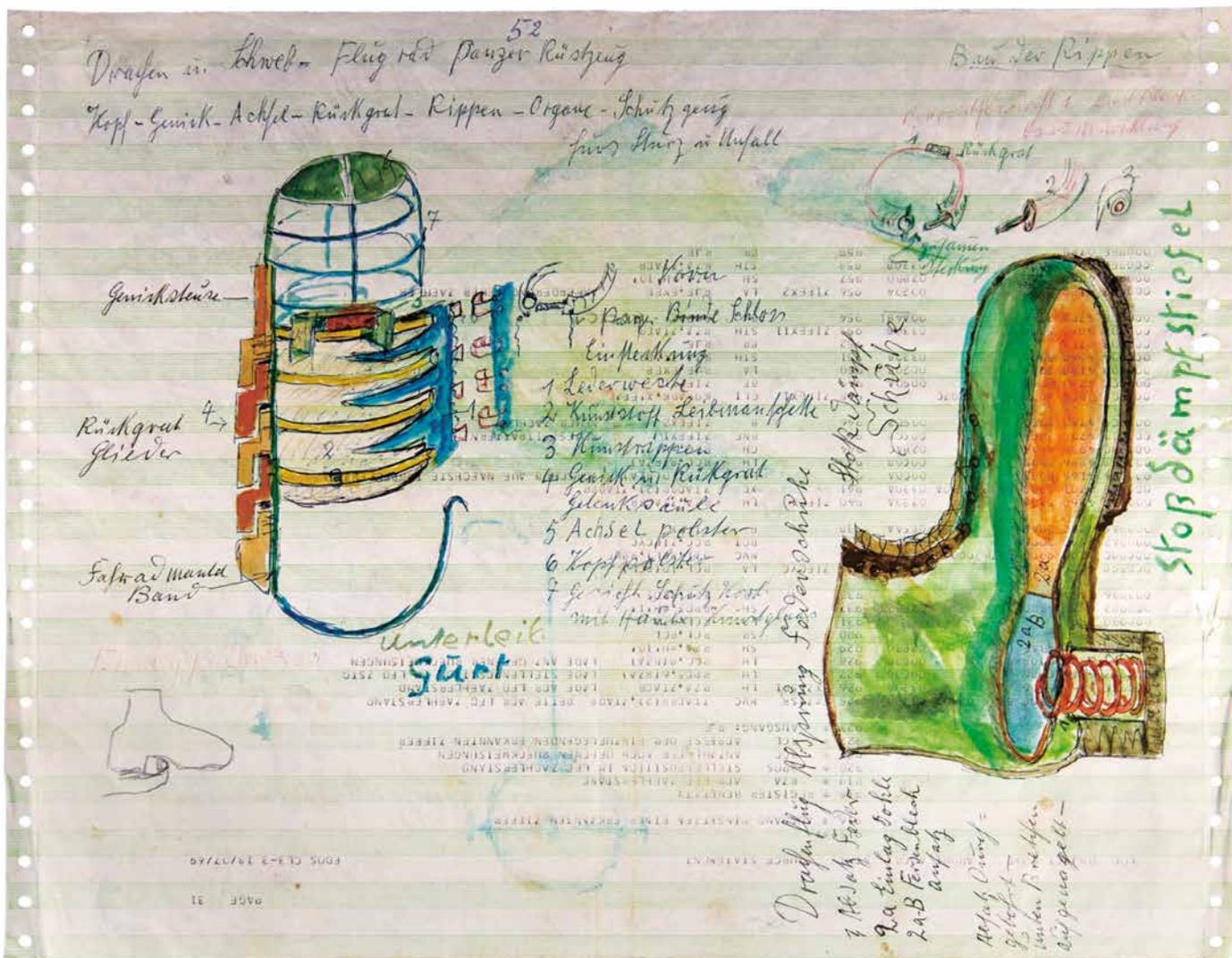


Illustration © Gustav Mesmer Stiftung

Projets: armure de dragon pour vol et botte amortie pour saut et atterrissage

D'autres photos, d'autres dessins, d'autres constructions. Parmi elles sa machine parlante, les outils qu'il a fabriqués, ses pipes, et des accessoires pour le vol en vélo comme des chaussures à ressort pour le décollage et l'atterrissage, une cuirasse de protection. Aussi sa carte d'identité qu'il avait entièrement et précisément refaite à l'identique de la sienne puisqu'à l'hôpital de Schussenried on la lui avait confisquée. Dans le fond de la salle, trônant sur un plan incliné en bois, un vélo volant, modèle à ailes doubles et hélice caudale. Car il a fini par pouvoir les construire ses vélos volants Gustav Mesmer. Sur celui-ci est fixée une armature en bois qui porte des ailes et une hélice recouvertes de plastique épais blanc ou bleu. Cette ossature de bois tient par un assemblage de fils de fer, de clous, de plaques de cuivre, de fer,...

Agé de 61 ans, Gustav Mesmer est autorisé à quitter l'hôpital pour être transféré dans un home pour personnes âgées malades mentales. C'est seulement à cet âge, dans ce home de Wissenau, qu'on lui octroie un petit atelier et qu'il peut enfin commencer à construire les machines de ses rêves. Alors il va aussi pouvoir commencer à tester ses vélos dehors, sur les routes du village. Il intrigue les villageois. Un jeune garçon Stefan Hartmaier

va se prendre d'amitié pour lui. Il conservera ses oeuvres et créera après sa mort la fondation Mesmer qui est à l'origine de ces deux expositions. Peu à peu, Gustav Mesmer commence à être connu dans la région du home. Un jour la télé locale viendra le filmer. Plus tard, un documentaire sera même réalisé qui est diffusé dans l'exposition. On y voit Gustav Mesmer âgé, l'oeil pétillant et malicieux, un sourire aux lèvres. Je suis encore interpellé par ce regard stimulant comme la pointe de sel dans le carré de chocolat noir et ce sourire étoilé comme une nuit dégagée en rase campagne. Dans ce film, il nous fait visiter son atelier, nous présente ses dessins, ses machines. Il nous explique concrètement les mécanismes de ses vélos. On le découvre en essayer un, rouler, rouler, chuter, se relever et repartir. S'envoler ? Non, bien qu'il dit avoir un jour décollé du sol sur sa machine volante, mais que malheureusement personne n'était là pour voir ça ! Stephan Hartmaier, qui a essayé ses vélos, lui, raconte que même si on ne vole pas, quand on roule en vélo volant, on a, avec les hélices qui tournent, les ailes, le souffle du vent dans le plastique, la sensation forte et réelle d'un envol.

N'est ce pas déjà s'envoler alors ?

Gustav Mesmer traverse le siècle de bout en bout. Il écrira une autobiographie et des poèmes dont celui-ci :

Une chanson populaire pour une vigilance de chaque instant.

*A Wissenau, il y a une maison de soin
magnifiquement grande et ordonnée
prends garde humanité, jeunes et vieux
de ne pas te laisser piéger par ton inconscience
car on a tôt fait d'être emmené dans ces lieux*

*Ne sois pas téméraire –
exerce ton activité honnêtement
sans brutalité excessive
prends garde humanité, à ce que ton
inconscience ne te perde pas
On se retrouve très vite dans ces maisons-là*

*Rempli d'espoir, confiant,
rapidement guéri et libéré – oh non
réfléchis bien humanité,
ne t'es-tu pas laissée piéger
par ton inconscience ?
On se retrouve bien vite dans cette maison.*

Consécration ultime. Il est exposé en 1994 au pavillon allemand de l'exposition universelle de Séville. Il mourra cette année-là à 91 ans. Artiste ? Poète ? Rêveur

insoumis ? Enfant éternel ? C'est dans la case folie que la société a choisi qu'il devrait vivre. Pourquoi ? Quelles frontières a-t-il franchies ? Ou pas franchies ? Fou de son vivant, artiste-poète pour la postérité ? Que faire de ces questions ?

Je sors du musée.

Dans la cour intérieure la nature explose la vitalité printanière qui lui court dans la sève. Reprendre la direction de la gare. A pied. Marcher. Reprendre le train vers Bruxelles. Soleil couchant. Par la vitre, quelques éoliennes sont en week-end. Plus loin, dans le ciel taché de quelques nuages gris-rouges tout fâchés, une montgolfière s'est posée. Des enfants pointent le nez au ciel. Sans doute rêvent-ils de voler. Moi aussi.

M'envoler assis sur la banquette. Déplacement intérieur. Me vient cette phrase d'un aviateur *Fais de ta vie un rêve et de ton rêve une réalité*. Le Petit Prince aurait pu croiser Gustav Mesmer sur une de ses planètes. Inlassable, persévérant, patient Gustav Mesmer qui ne se résigne pas, qui cherche l'évasion au quotidien. Vaincre l'enfermement, l'isolement et la discrimination. Créer des niches. Forger des chemins loin de la vie et de la pensée ordinaire. Son regard plein de malice, son sourire aérien me suivent, semblent me dire *Ils me croyaient fou hein ? Mais est-ce moi ?*

De quoi riez-vous en silence Monsieur Mesmer ? De notre raison raisonnante ? Celle qui fait s'envoler nos rêves pour un principe de réalité bien calculé ? Sourire comme pour nous partager sa vitalité ? Nous inviter à ne rien abandonner de nos rêves ? Sourire d'avoir vécu assez vieux pour avoir réalisé les siens ? D'avoir trouvé le calme, la sérénité ? Sourire du fou ?

Les gens normaux voyaient dans ses inlassables et perpétuels essais d'envol la preuve de sa folie.

Etiez-vous fou Gustav Mesmer ? Je relis la phrase de Robert Walser qui termine le documentaire et que j'ai notée sur mon cahier : *Comme ils n'ont aucune pitié pour eux-mêmes, les gens normaux n'ont pas non plus de pitié pour les autres. Ils sont tellement morts qu'ils ne s'attendent qu'à rencontrer des morts.*

Arriver gare du midi. La fraîcheur du soir s'avance sur le seuil de la nuit qui débute. Les lumières de la ville cachent les étoiles. Bulle de lumière nous enfermant sur nous-même. Reprendre mon vélo. Rouler pour retourner chez moi. Rouler. Rouler tambour battant, rouler toute voile dehors. Rouler plein de petits vélos dans la tête. Vous connaissez cette expression ? Elle s'utilise pour parler d'une personne qui semble un peu folle !

Didier Poiteaux

CATHERINE SIMON

*Sourire comme
pour nous
partager
sa vitalité et
nous inviter à
ne rien
abandonner
de nos rêves*

Ces mots destinés à évoquer le poète de l'envol, comment ne pas les destiner aussi à une autre artiste au regard plein de malice ? Au moment de placer le point final à ce dossier abordant la question du déplacement, c'est en effet avec émotion que nous dédions ce troisième numéro d'*Interstell'art* à Catherine Simon qui, au mi-temps de l'été, discrètement, nous a quittés. Soucieuse de soutenir notre projet éditorial, dès notre premier numéro, cette passionnée du théâtre jeune public nous a accordé le temps nécessaire pour affiner sa pensée. Profonde, précise et sans concession, celle-ci continuera à stimuler notre réflexion. Car loin de se laisser enfermer par quelque frontière normative que ce soit, Catherine Simon n'a eu de cesse de déplacer son regard pour plonger au cœur de nos failles et de nos besoins. Jusqu'au bout, son chemin l'aura menée à mettre en lumière les talents des audacieux capables de faire deviner ces lignes de force qui pourraient nous rendre plus humains. Douce, prévenante et exigeante, Catherine Simon n'a eu de cesse de questionner notre temps. C'est pourquoi, nous ayant tant donné, elle restera notre amie pour toujours.

Jean-Marie Dubetz pour
Pierre de Lune et le comité de rédaction

paroles de citoyens

essai de [cartographie]



QU'UN QUI D'EAU ET PENDANT CE TEMPS, LA MÈRE CROISE AU FOND...

Dans le Nord-Ouest de Bruxelles, une poignée d'habitants a réussi l'exploit d'imprimer une carte de son territoire formé des quatre communes de Berchem-Sainte-Agathe, Ganshoren, Koekelberg et Jette. Mêlant des données réelles à des impressions personnelles et collectives, ce groupe a pratiqué une géographie subjective. Cette approche buissonnière révèle aussi bien le quotidien que les espaces rêvés, elle dit et imagine une manière de vivre ensemble son lieu d'existence.

Le 17 janvier 2017, en partenariat avec le CIFAS¹, les trois centres culturels et le PAC² ont présenté au public le fruit de cette réappropriation. Au-dessus, en-dessous, sur la surface, les couches du réel ont été nommées, bougées, gommées et retracées. Pour y arriver, sous la conduite de Catherine Jourdan³, psychologue et artiste, et de Pierre Cahurel, graphiste, douze habitants des quatre communes citées ont, durant cinq jours, partagé leurs expériences pour mettre à plat les paysages mentaux de leurs lieux de vie proches les uns des autres.

Entre la basilique et la mer

Isabelle Bielecki et Sonia Deridder, deux des participantes qui représentaient Jette et Ganshoren, ont apporté leur éclairage sur ce processus. La curiosité, l'envie de se rendre utiles, la perspective de créer et le plaisir de nouvelles rencontres ont suffi à les motiver pour s'engager dans cette aventure.

De son métier d'enseignante, Sonia a gardé ce souci d'apprendre autrement, convaincue qu'il n'y a pas qu'une seule vérité mais bien conjonction de points de vue différents. *Il faut essayer de se rencontrer en rencontrant les autres* affirme-t-elle en concluant *Par ces rencontres, j'ai encore appris à me connaître moi-même.* De son côté si, par sa qualité d'écrivain, Isabelle a davantage fréquenté les cercles littéraires du centre ville, c'est avec satisfaction qu'elle a découvert des activités artistiques et sociales près de chez elle. Néanmoins, elle a précisé *Je croyais que je ne savais rien de ma commune*

mais j'ai découvert que je connaissais finalement pas mal de choses parce que je les vis au quotidien. Et d'ajouter En écoutant les autres, on met des mots sur ce qu'on vit instinctivement et chacun développe sa réflexion et apporte sa contribution.

Par son art de la formulation, elle a en effet contribué à rendre leurs lettres de noblesse à ces communes et à leur passé.

Toutes deux ont donc fait des découvertes.

Sans devoir se référer à des consignes particulières, c'est dans un esprit de tolérance et de respect, avec patience et ouverture, que nous avons exploré nos complémentarités s'est réjouie Isabelle tandis que Sonia n'a pas manqué d'ajouter *Certains racontaient de telles anecdotes qu'ils me donnaient envie de les revoir pour écouter ces aventures, leurs paroles ouvrant la porte aux contes et légendes.* Très vite un accord s'est fait au sein du groupe pour déterminer des repères. *Sur la carte, on s'est dit qu'à partir de la basilique c'était chez nous. A l'horizon lointain, on a placé la mer. L'axe de l'iode, n'est-ce pas important ?* a encore demandé Sonia. Faire disparaître les frontières délimitant les communes a permis en tout cas de renforcer les liens qui les unissent.

La ceinture verte revendiquée

J'ai parlé de ce qui me fait rêver ou de ce qui m'agace. Comme beaucoup de poètes, la nature tient une place importante dans la créativité d'Isabelle. C'est donc elle qui a soufflé l'idée du Diadème champêtre pour placer les quatre entités sous une même couronne de verdure traversée par ces corneilles qu'elle aimerait tant chasser. La nature crée du lien et c'est pourquoi plantes, furets, renards y figurent aussi. *Les oiseaux ne nous montrent-ils pas le chemin ?* demande Sonia qui ajoute *Eux ne se soucient jamais des frontières !*

Serait-ce un hasard si police, écoles et maisons communales se sont évaporées ?

Nos deux témoins reconnaissent ces oublis mais soulignent le manque de temps et le danger de tout vouloir représenter. Sachant que Magritte a résidé à Jette, y aurait-il une raison à ne pas oser une carte surréaliste ? Sans conteste, cet atelier a stimulé l'imaginaire en permettant d'accéder au rêve. S'accrocher à la notion de village pour qualifier leur quartier, serait-ce le fantasme

Illustration sur la couverture : Cartographie à plusieurs Le quatuor du Nord-ouest

d'une ruralité qui a laissé des traces ? Familière du marché de Jette, Isabelle inclinerait à le croire sauf quand elle dit *C'est au rythme d'un village que les gens s'y côtoient, se parlent avec nonchalance, échangent nouvelles et marchandises.*

Cette carte inachevée pointe aussi des lieux mal cernés comme pour inviter à les explorer. Témoin d'une forme de double regard, l'un par le dessin, l'autre par les mots, elle peut être lue comme une sorte de récit de vie assorti de conseils du style *Là c'est plein de courants d'air* ou *La nuit ici je flippe.* Cette note près d'un parc s'imposait d'évidence. Et Sonia d'ajouter *Nous n'avions pas besoin d'un psy pour en parler !*

Au-delà du canal, point de salut ?

Si cette frontière naturelle se fait discrète, peut-être serait-ce pour faire un pied de nez aux gens du Sud qui n'osent s'aventurer au-delà du canal ? Sonia préfère affirmer une identité positive comme pour dire *Regardez, il se passe de belles choses ici !* Isabelle déclare aussi fièrement *J'habite au cœur d'un poumon vert.* Ni tout à fait russe ni tout à fait belge mais imprégnée de l'immensité du pays paternel, elle prend plaisir à valoriser ce grand espace où elle réside comme pour s'y ancrer profondément.

Cette carte peut donc s'avérer d'utilité publique. Son verso mentionne des traces du passé. Aux enfants, elle raconte donc l'Histoire que l'école se doit de rappeler. Aux mains des habitants, elle renforce des liens. Auprès des autorités, elle milite pour préserver la nature menacée. Tremplin pour une créativité tous azimuts, elle permet de transcender la réalité du quotidien. Nos deux participantes regrettent cependant que cette carte soit si peu valorisée. Serait-elle finalement le fruit d'un acte politique ? Isabelle et Sonia n'y croient pas. Pourtant selon Catherine Jourdan, cartographier la ville c'est échanger des opinions, un acte très politique. En ce sens, pour avoir déplacé leur regard sur leur lieu de vie, Isabelle et Sonia n'ont-elles pas commencé à le transformer ?

Jean-Marie Dubetz

¹ Centre International de Formation en Arts du Spectacle

² Présence et Action Culturelles

³ www.geographiesubjective.org

L'ÉQUIPE

Christian Machiels Directeur
Laetitia Jacqmin Adjointe de direction administrative
Sybillé Wolfs Adjointe à la direction artistique / Art à l'École
Manon Marcéls Coordination Art à l'École
Alfonso Carletta Accueil, promotion
Maggy Cesar Paixao Secrétariat/réservations
Serge Devergnies, Juan Rivera Régie Conseil Art à l'École:
Caroline Cornelis pour la Danse à l'École
Claire Gatineau pour le Théâtre à l'École
Adeline Testart pour les Hautes Ecoles

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Serge Rangoni Président
Claudine Lison Vice-présidente
Françoise Jurion Secrétaire
Maggy Wauters Trésorière
Carole Bonbled, Anne-Claire Dave, Eric De Staercke, Sabine de Ville, André Drouart, Isabelle Emmery, Catherine Haquenne, Bernard Ligot, Claire Moureaux, Stéphane Obeid, Claire Renson-Tihon, Sylvie Somen, Vincent Thirion, Annie Valentini, Philippe van Kessel, Aurélie Vanommeslaeghe, Mathieu Vervoort

REMERCIEMENTS

Cette revue est réalisée avec l'aide de Madame Fadila Laanan, Ministre-Présidente du Gouvernement francophone bruxellois, chargée du Budget, de l'Enseignement, du Transport scolaire, de l'Accueil de l'Enfance, du Sport et de la Culture; du Collège de la Commission communautaire française de la Région bruxelloise et de son service socioculturel.

Pierre de Lune bénéficie d'autre part de l'aide récurrente de Madame Alda Greoli, Vice-Présidente de la Fédération Wallonie-Bruxelles et Ministre de la Culture et de l'Enfance; de la Commission communautaire française de la Région bruxelloise; de la Région de Bruxelles-Capitale; de la Direction générale de la Culture, Service du Théâtre; de Théâtre à l'École et des Tournées Art et Vie et du Centre Culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles *Le Botanique*.



Rédactrice en chef Claire Gatineau
Couverture *Le quatuor du Nord-Ouest*
Graphisme Ulla Hase
Impression Impresor-Ariane Bruxelles

Editeur responsable Christian Machiels,
Rue Royale 236, 1210 Bruxelles

PIERRE DE LUNE

Rue Royale 236
1210 Bruxelles
Tél: +32 2 218 79 35
Fax: +32 2 219 54 81
contact@pierredelune.be
www.pierredelune.be

